

« Au-delà des mots », Julie VERHAEGHE

Nouvelle parue dans le n° 64 de la revue Harfang (mai 2024)

Depuis plusieurs années, tous les mercredis après-midi, Anna se rend à l'EHPAD des Vergers. E-H-P-A-D : cinq lettres froides, techniques, aseptisées, pour désigner une réalité complexe où se côtoient la vieillesse, la solitude, la maladie, la dépendance, mais aussi et parfois, comme des pépites d'or dans la boue du temps, le dévouement des uns, la confiance des autres.

Cela fait des années qu'Anna accompagne ceux qu'elle appelle avec tendresse « mes p'tits vieux ». Elle les aide à stimuler leur mémoire, à trouver les mots, leurs mots. Elle est orthophoniste. Même si la dégénérescence cérébrale est inéluctable, elle s'en moque, ou plutôt elle continue à se battre, à leurs côtés, pour que la communication puisse continuer d'exister. Quelques heures d'exercices par semaine, ce sont toujours quelques heures arrachées à l'ennui, au silence, et, *in fine*, à la mort. Anna n'en demande pas plus. Juste voir s'éclairer leur visage quand ils sont touchés par la grâce des mots. Leur musicalité, leur couleur, leur poids, leur forme, leur mystère. Avec ses patients, ils redécouvrent, réinventent ensemble le langage. Elle aime son métier. Elle fait ce qu'elle peut, avec eux, de son mieux.

Aujourd'hui donc, c'est mercredi. Comme tous les mercredis après-midi, elle va voir Nina. Elle gare sa voiture devant le grand bâtiment blanc aux allures de château en carton-pâte. L'aile gauche abrite les appartements des personnes âgées qui sont encore autonomes. L'aile droite accueille les personnes dépendantes, et l'UPG. L'unité psycho-gériatrique. Celle où se trouve Nina. Elle est passée de l'aile gauche à l'aile droite un 15 avril, le jour où le divorce

d'Anna et Henri a été prononcé. C'est pour ça qu'Anna s'en souvient. Ce 15 avril, une transition pour l'une comme pour l'autre, pas vraiment dans le même sens. D'un côté, la bascule dans la dépendance, la dégénérescence. De l'autre, un nouveau départ, une vie à réinventer.

Quand Anna pousse la porte de la chambre de Nina et l'aperçoit, c'est toujours un choc. Ses cheveux blancs, neigeux, tombent en cascade sur ses épaules amaigries. Ses sourcils, arqués, semblent poser une question qui demeure sans réponse. Son pouce droit frotte mécaniquement contre l'index. Aujourd'hui, Nina est fatiguée. Elle n'a ni la force ni l'envie de parler avec Anna. Ni même de l'écouter lire Beckett, son auteur préféré, pourtant. *Fin de partie* restera aujourd'hui sur sa table de chevet, froid, muet. Alors Anna lui passe des chansons de Johnny Halliday, son autre idole. Johnny et Beckett, le rock'n'roll et l'absurde comme antidote au malheur ? Nina fredonne les paroles : « noir c'est noir / il n'y a plus d'espoir... ». Quand la musique s'arrête, elle sursaute et lâche ces mots :

— Pas eu le courage de bâtir. De partir. Suis tombée... Elle reprend son souffle, cherche ses mots. Dans le buis.

Elle griffe l'air avec ses mains devant elle. Anna reprend ses mots, emboîte ses pas.

— Tombée dans le puits ?

La vieille dame hoche la tête.

— Quand je suis tombée, j'ai perdu ma fille.

Anna tréssaille. C'est rare qu'elle lui parle de sa fille. Comme si elle s'était déjà effacée de sa mémoire. Elle voudrait l'encourager à poursuivre, mais n'arrive pas à émettre le moindre son. Nina la dévisage, palpète, comme si l'émotion d'Anna trouvait écho en elle. Les mots se bousculent alors sur ses lèvres, se hâtent avant la débâcle du langage.

— Je n'ai pas su la protéger. J'avais trop peur de quitter son père. Peur d'être seule. Alors c'est elle qui est partie.

Anna répète :

— Alors elle est partie.

Nina baisse la tête.

— Oui, partie, partie, elle est partie... Pffuit ! Et moi, je suis tombée dans le puits. Une longue longue chute. Un puits sans fond.

La vieille dame soupire, épuisée, ferme un instant les yeux. Elle semble partie ailleurs. Anna ne peut alors s'empêcher de penser qu'à l'origine de la démence, surtout quand elle survient tôt, comme chez Nina, il y a une grande blessure intérieure. Une souffrance telle que la folie se présenterait comme une échappatoire. Elle sait bien que cette idée n'a aucun fondement scientifique, qu'elle ferait sourire les esprits rationalistes. Cependant, elle a pour Anna le goût d'une vérité.

Nina se racle la gorge, et reprend d'une voix rauque, rouillée par le manque d'usage :

— Tu as une fille ?

Anna lui a souvent parlé de Sophia, elle lui a même montré des photos d'elle. Mais elle a l'habitude de devoir répéter les mêmes choses :

— Oui, elle s'appelle Sophia.

Surtout, ne pas la contrarier. Mais entrer doucement, patiemment, dans sa réalité.

— Alors ne l'abandonne jamais ! Jamais ! crie Nina en décollant brusquement son buste du dossier.

Pour l'apaiser, Anna lui prend doucement la main, caresse la peau très douce, presque transparente à force d'être blanche. Nina se laisse retomber au fond du fauteuil, exténuée. Anna cale un oreiller derrière sa tête, remonte sur ses jambes la couverture de laine aux motifs colorés. Alors la vieille femme s'endort.

Anna quitte la chambre sur la pointe des pieds, le cœur en vrac. Avec Nina, rien n'est pareil. Nina n'est pas une de ses patientes. C'est sa mère.

© Julie VERHAEGHE